

l'ensemble de mots nécessaire pour renfermer le jugement que nous faisons des choses, et, ramenée à ses termes essentiels, elle se compose, soit d'un sujet, d'un verbe marquant l'existence, et d'un attribut, soit d'un sujet et d'un verbe attributif.

Ainsi formulée, la proposition est la plus courte des phrases, c'est la phrase réduite, comme on dit en arithmétique, à sa plus simple expression. Vous ne pouvez faire une phrase ayant un sens complet sans que cette phrase soit une proposition. Et si, par hasard, vous faites ou si vous rencontrez des phrases qui paraissent plus courtes que la proposition, qui ne contiennent pas en apparence tous les termes de la proposition, c'est que ces termes, non exprimés de fait, peuvent être facilement suppléés par l'esprit, qui les conçoit, qui les suppose, c'est qu'ils sont, comme on dit ordinairement, *sous-entendus*.

Ainsi, quand une mère dit à son enfant qui se réveille avant l'heure: "Il n'est pas temps de se lever; dors," ce mot unique: *dors*, renferme évidemment un sens complet. Quand la mère a dit *dors*, elle n'a plus rien autre chose à dire; l'expression de sa pensée est complète. Mais remarquez qu'il n'en est ainsi que parce que la mère, ayant son enfant devant les yeux, n'a pas besoin de déterminer la personne à qui elle s'adresse en la désignant par son nom, qu'ainsi elle conserve ce nom dans sa pensée, sans l'exprimer par un mot, sous-entendant l'un des termes essentiels de la proposition, le sujet, le mot qui désigne la personne ou la chose sur laquelle porte le jugement. La proposition n'en est pas moins complète en soi; la mère juge que le fait de dormir convient à son enfant, et elle le juge en donnant à sa pensée la forme du commandement; c'est comme si elle disait: mon enfant (Pierre, Paul ou Ernest), je te commande de dormir, je veux que tu dormes. Le mot *dors* a ainsi un sens et renferme à lui seul une proposition, mais en raison des circonstances que nous avons supposées. Placé autrement, sans que rien l'explique et le détermine, sans que, par le moyen d'autres mots qui l'ont précédé ou par suite même de la situation où se trouve celui qui s'en sert, on sache à qui il s'adresse, il ne formerait pas un sens complet, il ne serait pas à lui seul une proposition.

Quand l'Evangile vous dit: "Bienheureux les miséricordieux, parce qu'il leur sera fait miséricorde," vous sentez bien que les mots *les miséricordieux* et *bienheureux* indiquent un jugement qu'on porte; l'Evangile prononce que la qualification de bienheureux convient aux miséricordieux, il attribue aux miséricordieux le fait d'être bienheureux; il affirme que les miséricordieux sont bienheureux; seulement comme dans la phrase, telle qu'elle est présentée, le mot *ont*, qui indique l'existence, peut se suppléer facilement, l'Evangile supprime ce mot, il supprime le verbe, et il dit: *Bienheureux les miséricordieux*, n'exprimant que le sujet de son affirmation: les miséricordieux, et la qualité attribuée au sujet, l'attribut, qui est *bienheureux*.

Si je vous demande: "Êtes-vous malade?" et que vous me répondiez: "Oui" ou "non," vous substitueriez du même à toute une proposition un seul mot par lequel vous affirmez dans le premier cas que vous êtes malade, et vous le niez dans le second. Quand vous me répondez oui c'est comme si vous me disiez: *Je suis malade*; et c'est comme si vous me disiez: *Je ne suis pas malade*, quand vous me répondez non.

D'un mot grec qui signifie omission, manque, on dit que c'est par ellipse qu'on sous-entend un terme dans une phrase, et on appelle *elliptiques* les phrases qui contiennent des termes sous-entendus.

Il peut donc y avoir des propositions qui contiennent moins que leurs termes nécessaires; par contre, nous l'avons déjà vu, elles peuvent contenir, et elles contiennent le plus souvent autre chose que leurs termes nécessaires. Je vous ai montré que le sujet est susceptible d'être complété, qu'il peut avoir des compléments, je vous ai montré de même que l'attribut, quand il est distinct du verbe, peut avoir des compléments.

Les verbes attributifs ont aussi des compléments qui se joignent à eux, soit directement et immédiatement, soit par l'intermédiaire de petits mots qui servent à indiquer des rapports, comme nous avons déjà vu que pour indiquer le rapport de dépendance ou de propriété on employait le petit mot *de*: Le cheval de Jean, la servante de la forme.

Quand je dis: "Le père aime" ou "Le fils craint," j'exprime, si vous voulez, une idée entière, je prononce un jugement complet; j'attribue au père l'action d'aimer, et au fils l'action de craindre. Il est certain toutefois que cette pensée que j'exprime est encore indéterminée, vague, qu'on sera tenté de me dire: Le père aime qui? le père aime quoi? le fils craint qui? le fils craint quoi? Il n'en sera pas de même si je dis: "Le père aime le fils," "Le fils craint le père." Pour démontrer

mon idée, j'ai eu, comme vous voyez, recours à un mot qui sert de complément au verbe attributif et qui se joint à lui directement sans le secours d'un autre mot. C'est, dans l'ordre de la phrase, ce rapprochement du verbe attributif et de son complément qui fait comprendre le rapport d'idées qu'il y a entre eux; c'est parce que le fils est rapproché de *aime*, que le père est rapproché de *craint* que je comprends que l'idée exprimée par *aime* est complétée par le fils, que l'idée exprimée par *craint* est complétée par le père.

Quand je dis: "Pierre donne un sou," vous trouverez, n'est-il pas vrai? dans cette phrase, non seulement une proposition avec ses termes essentiels: *Pierre donne*, mais une proposition dont le verbe attributif a déjà reçu un complément, donne un sou. Mais ne sentez-vous pas que cette pensée, quoique déjà déterminée par le complément un sou, laisse encore dans l'esprit quelque chose d'incomplet et d'indécis? Si Pierre donne un sou, cela suppose que quelqu'un reçoit ce sou, que ce sou va, pour ainsi dire, trouver quelqu'un, qu'il y a quelqu'un vers lequel passe ce sou. Supposons que cette personne s'appelle Paul. Eh bien! de même que, comme nous l'avons vu, le rapport de dépendance, de propriété, est exprimé en français par ce petit mot *de*, ce rapport de passage, de transmission, d'allocation, est exprimé ordinairement par le petit mot *à*: le sou de Pierre passe à Paul. Si maintenant je veux compléter ma pensée en indiquant dans une seule phrase non-seulement que Pierre donne le sou, mais que ce sou c'est Paul qui le reçoit, que c'est de Pierre à Paul que passe le sou, je dirai: "Pierre donne un sou à Paul." Ici encore le rapprochement de ces mots *à Paul* et du verbe attributif indique le rapport d'idées qui unit ces mots au verbe attributif. Seulement j'ai dû avoir recours au petit mot *à* pour déterminer la nature particulière de ce second rapport à Paul, et le mot *Paul*, second complément du verbe attributif, n'est plus, comme le premier complément un sou, joint directement et sans intermédiaire au verbe attributif.

Il suit de là, qu'on appelle complément *direct* le complément qui se joint sans l'intermédiaire d'aucun autre mot au verbe attributif, et complément *indirect* le complément qui a besoin, pour se joindre au verbe attributif, de l'intermédiaire d'un autre mot désignant un rapport.

Nous aurons besoin de revenir en détail sur tous ces points; ce que je me propose aujourd'hui, en vous les indiquant, c'est de vous montrer comment et par quels moyens s'unissent, se complètent, se déterminent dans une même proposition, les mots qui expriment nos pensées et les rapports de nos pensées.

Vous pouvez remarquer, en effet, que, sans sortir du cercle des termes essentiels de la proposition plus ou moins multipliés et déterminés par des compléments, nous pouvons parvenir à l'expression de pensées déjà très complexes et très étendues.

Quand je dis: "Les habiles inventeurs, les commerçants, les agriculteurs industrieux et probes, les grands écrivains d'un pays transmettent à une postérité reculée un nom honorable et respecté," je ne fais qu'une seule proposition, et vous voyez combien d'idées différentes j'ai pu sans peine grouper dans cet unique ensemble. Et il vous sera certainement facile de trouver vous-mêmes des phrases analogues aussi complètement et même plus complètement remplies.

Et encore ne vous ai-je point indiqué, remettant cette étude à un peu plus tard, diverses parties accessoires qui permettent d'introduire dans une proposition certains développements particuliers, en en modifiant, comme les compléments, les termes nécessaires.

J'ai hâte de vous montrer comment les propositions elles-mêmes s'unissent les unes aux autres.

Dictionnaire technologique.

(suite)

BÂNARD, s. m. Mar. — Le côté gauche d'un bâtiment, quand, placé à la poupe, on regarde la proue.

BÂNARDAIS, s. m. Mar. — Les hommes de l'équipage qui ont leur hamacs du côté de bâbord.

BÂRD, s. f. Jard. — Encadrement en bois rempli de terre et couvert d'un chassis; sorte de couche-chaude. — Mar. Partie de la grève où il reste de l'eau à marée basse.

BÂCLAGE, s. m. — Action de bâcler.

BÂCLER, v. a. — Fermer un port ou une rivière avec des chaînes. Bâcler un bateau, le fixer pour le charger ou le décharger.